

## 1

Jean-Pierre Salaun, louait chaque jour le Bon Dieu de l'avoir inspiré lorsqu'il avait pris la décision de vendre sa boutique parisienne pour venir avec sa femme s'installer dans l'Hérault. La petite bijouterie que le couple avait rachetée en plein centre de Montpellier, rue Baudin, à deux pas de la place de la Comédie, lui convenait parfaitement. Toute la semaine il était en mesure de s'en occuper tout seul, son épouse Ada, ne venant lui donner un coup de main que le samedi. Le magasin était bien placé, et depuis que le couple l'avait dépoussiéré et modernisé, les recettes étaient assez confortables. Une vie deux fois moins stressante que dans la capitale avec le soleil en prime, le bijoutier avait vraiment toutes les raisons de se féliciter de son choix. Il était dix neuf heures, suivant un rituel bien rôdé et immuable, le commerçant descendit l'épais rideau en fer qui protégeait sa boutique. Il ne fallait pas rigoler avec la sécurité. Le magasin renfermait en effet beaucoup d'or et de pierres précieuses, et même si

la criminalité était moins importante à Montpellier qu'à Paris, il n'était pas question de tenter le diable. Deux minutes après, Jean-Pierre Salaun, la cinquantaine dynamique, sortit par la porte située sur le côté droit de sa vitrine. Il faisait très beau, et c'est en sifflotant qu'il se dirigea vers son scooter stationné quelques dizaines de mètres plus loin sur un parking réservé aux deux roues. Il ne remarqua pas l'homme qui l'observait depuis l'autre côté de la rue. Derrière ses lunettes noires, l'homme nota méticuleusement sur un petit carnet l'heure à laquelle le bijoutier avait abaissé son rideau de fer et l'heure à laquelle il avait quitté la boutique par la petite porte. L'air de rien, en sifflotant lui aussi, il quitta la rue Baudin dans la direction opposée à celle du commerçant.

Bernard Blésa, alors que le commissariat central de Montpellier ressemblait à une véritable ruche débordante d'activité, donnait l'air d'être complètement absent. Blésa était capitaine de police et passait pour être l'un des meilleurs enquêteurs du Service Régional de Police Judiciaire (le S.R.P.J.), auquel il était affecté depuis plusieurs années. La zone de travail de ce service, l'ensemble du Languedoc-Roussillon, soit cinq départements, était très vaste. Etre « flic » dans ce genre d'unité signifiait ne pas avoir de vie familiale ou très peu. Plus qu'un boulot, un véritable sacerdoce. Des semaines entières

en déplacement, des nuits passées en « planque », sans compter celles passées en tête à tête avec des criminels en garde à vue, inévitablement, après un certain nombre d'années de patience, les époux et les épouses de ces messieurs-dames les officiers de police judiciaire, se lassaient de cette vie avec des conjoints fantômes. Comme l'expliquaient les gens qui employaient le « *politiquement correct* », Bernard Blésa et sa femme Caroline, traversaient une « *mauvaise période* ». En réalité, Caroline en avait plus qu'assez et le couple avait probablement atteint un point de non retour. Le capitaine Blésa habituellement très enjoué, véritable boute-en-train du S.R.P.J. était depuis quelques temps devenu taciturne. Il était assis et fixait son ordinateur, ou plutôt il fixait l'écran noir de son ordinateur puisque l'appareil n'était même pas allumé. Son co-équipier, le lieutenant Eric Bourgeois, était inquiet. En trois ans, il n'avait jamais vu Blésa dans cet état.

Il était une heure du matin. Angélique était au bar depuis vingt trois heures et elle avait eu le temps de faire son choix. Elle avait jeté son dévolu sur un jeune couple mais n'avait pas encore tenté la moindre manœuvre d'approche. Le « Glamour », club libertin du village naturiste du Cap d'Agde, était plein à craquer. Pour une fois Angélique fut autant attirée par l'homme que par la femme, ce qui chez elle, était assez rare. Angélique, employée dans

une boutique de lingerie coquine dans la journée, passait la plupart de ses nuits « à *chasser* » dans les night-clubs de la station. Sûre de sa beauté et de son charme, elle n'avait jamais été éconduite lorsqu'elle approchait d'une « proie ». L'homme, magnifique athlète d'un mètre quatre vingt dix, portait un peignoir. La femme, une jolie brune à la poitrine généreuse, n'était vêtue que d'un tout petit short. Ses mamelons n'étaient recouverts que par deux petites étoiles scintillantes qui en réalité ne dissimulaient pas grand-chose. Angélique les regarda quitter le bar en s'extasiant intérieurement devant la chute de rein de la femme brune. Elle rejoignit le couple au jacuzzi et remarqua immédiatement, le peignoir de l'homme, les étoiles scintillantes et le minishort, négligemment abandonnés sur le carrelage antidérapant qui entourait la piscine à bulles. Devant eux, elle se débarrassa de sa minijupe et de son tout petit bustier et le couple eut tout loisir de constater que la grande et belle blonde ne portait rien en dessous. Sans y être invitée, elle se glissa entre l'homme et la femme et renversa sa tête en arrière pour profiter pleinement du bouillonnement du jacuzzi. Une véritable histoire sans parole débuta alors, les échanges de regards ayant été largement suffisants. Alors que la femme l'embrassait goulûment, l'homme avait entrepris une fouille du sexe d'Angélique et cette dernière s'offrait complètement aux doigts longs et

d'une extrême douceur de ce nouveau partenaire. Moins d'un quart d'heure après, le trio se retrouva dans l'une des trois pièces prévues pour les « gali-pettes ». Angélique et ses nouveaux amis, s'ils n'hésitaient pas à faire l'amour devant des dizaines de personnes, tenaient à ne rester que tous les trois. Les quelques tentatives d'approche entreprises par les mâles en rut se trouvant dans la pièce avec leurs compagnes, furent donc repoussées poliment. Très certainement libertin depuis longtemps, le couple choisi par Angélique était passé maître dans l'art de satisfaire leurs partenaires. Marc et Séverine, cherchaient une femme bisexuelle prête à se livrer à tous les jeux sexuels avec eux, l'arrivée d'Angélique les combla au-delà de leurs espérances. Insatiable, la jolie blonde, qui faisait pourtant cet été là ses premiers pas dans le milieu de l'échangisme, laissa dubitatifs ses nouveaux amis, prêts par moment à déposer les armes. Après avoir chevauché de longues minutes Marc, elle se jetait sur Séverine pour se lancer dans des jeux lesbiens qui faisaient l'admiration des autres couples présents, avant de prendre à nouveau le sexe de Marc entre ses lèvres jusqu'à ce qu'il retrouve la vigueur nécessaire à la poursuite de la partie dans laquelle ils s'étaient tous trois engagés. Une partie qui s'acheva d'ailleurs sous les applaudissements des libertins, qui en les regardant faire, avaient opté pour une séance effrénée de voyeu-

risme et d'onanisme. Au petit matin, Angélique se sépara du couple, en promettant qu'elle et ses nouveaux amis se reverraient rapidement.

Comme chaque soir à dix neuf heures, sauf le dimanche bien évidemment, Jean-Pierre Salun, baissa le rideau en fer qui protégeait sa bijouterie. Il traversa ensuite sa boutique, s'assura que le coffre était bien fermé et que les alarmes étaient bien branchées. Au moment où il s'apprêtait à franchir la porte qui donnait dans le couloir pour quitter le magasin, il fut violemment poussé à l'intérieur par un homme encagoulé qui le menaçait avec une arme de poing. Il était terrorisé et son regard ne pouvait se détacher de l'impressionnant trou noir du canon. Le bijoutier était seul désormais avec son agresseur, et il était impossible de les voir de l'extérieur. L'intrusion n'avait duré qu'une poignée de secondes, et personne dans la rue n'avait dû la remarquer. Les clefs du coffre-fort et celles destinées à neutraliser le système d'alarme étaient toujours dans sa main lorsque l'individu le frappa à l'aide de la crosse de son arme et qu'il se retrouva sur le sol de sa boutique la tête ensanglantée. Il avait horriblement mal, mais il ne perdit pas connaissance.

A vingt heures, Ada Salaun, était étonnée. Pourquoi Jean-Pierre n'était-il pas encore rentré ? Habituellement, grâce à son scooter, il ne lui fal-

lait qu'un petit quart d'heure pour effectuer le trajet qui séparait le magasin et la splendide maison où le couple demeurait, entre les universités et le zoo, dans le quartier d'Aiguelongue, connu pour être le plus cher de Montpellier. Les Salaun avaient acquis une belle villa bâtie sur les hauteurs de la ville. Plus étonnant encore, il ne répondait pas au téléphone, ni sur son portable, ni sur le fixe de la boutique. Une vingtaine de minutes plus tard, l'épouse inquiète constata avec soulagement que la bijouterie était normalement fermée. Le rideau était tiré et les alarmes clignotaient, signe qu'elles étaient bien branchées. C'est en repartant, qu'elle aperçut le scooter de son mari qui stationnait toujours à quelques dizaines de mètres du magasin. Que son mari se promène à pied dans les rues de Montpellier, à une heure aussi tardive, et après sa journée de travail, semblait vraiment impossible. Presque sans réfléchir, elle se dirigea tout naturellement vers le commissariat, rue du Comté-de-Melgueil. Face à l'interphone, Ada Salaun, pensa que finalement il valait mieux qu'il ne s'agisse pas d'une urgence car ce ne fut qu'après plusieurs coups de sonnette, qu'une voix féminine lui répondit sèchement : « Quel est votre problème ? » Ada, raconta une première fois son histoire. Elle insista, il n'était pas du tout dans les habitudes de son mari de ne pas rentrer après le travail.